

074
A 694

L'ARGUS, JOURNAL ELECTORIQUE.

OMNIA EXSEQUI DECET.

Vol. I.]

TROIS-RIVIERES, MERCREDI, LE 25 OCTOBRE, 1826.

[N° 9.]

IMPRIME' ET PUBLIE'
PAR
LUDGER DUVERNAY,
Rue Royale.

CONDITIONS DE CE PAPIER.

Le Prix de la Souscription est de CINQ
Chelms, pour Trois Mois de publication,
outre les frais de Poste, payables, à de-
mande, dans le cours des trois mois.

On donnera place, dans ce Journal, aux
Avertissements, dans l'une et l'autre
langue, à des prix très-raisonnables.

On peut s'abonner chez—

- | | |
|---------------------------------|---------------------|
| Messrs. Neilson & Cowen, | } ...d..... Quebec, |
| Et chez Mr. F. Lemaitre; | |
| Mr. T. A. Kimber, N. P. | } Montreal, |
| Et Mr. James Lane, | |
| Mr. Louis Gonzague Nolin,.... | L'Assomption, |
| Mr. H. Olivier,..... | Berthier, |
| Mr. T. L. Chalou,..... | Riviere du Loup, |
| Mr. Jean Chaurette,..... | Yamachiche, |
| Mr. Louis Marcoux,..... | Yamaska, |
| Mr. Guillaume Smith,..... | La Baie, |
| Mr. Thomas Fortier, M. D.,..... | Gentilly, |
| Mr. Pierre A. Dorion,..... | Sts. Anne |

Poésie Electorique.

CONVERSATION MELO-DRAMATIQUE,
ENTRE
UN PERE et son FILS,
LE JOUR DE L'ELECTION.

LE PERE.

AIR : *A la claire fontaine.*

Quoi qu'aujourd'hui soit fête
Vous parlez comme un fou,
 Craignez donc la tempête
 Qui viendra tout à coup !
 Rien, rien, mon fils n'est plus bête,
 Que de ressembler à vous.

LE FILS.

Cher père la mémoire,
 Ici vous manque un peu ;
 Tantôt étant à boire,
 Vos idées étaient mieux ;
 Donc, donc, faudrait il vous croire,
 Cela sonne bien trop creux.

LE PERE.

AIR : *A St. Malo beau port de mer.*

Quoi serait-ce bien vous mon fils (bis)
 Qui parlez avec tant d'esprit ?
 Ah ! ah ! ah ! — ah ! ah ! ah ! nouveauté nouveauté,
 Quoi est-ce bien vous que j'ai engendré ?

LE FILS.

Mon père vous me surprenez (bis)
 Suis-je encor donc plus raffiné ?
 C'est le vin, c'est le vin, c'est le vin vous voyez !
 C'est le vin, c'est le vin qui me fait parler.

* Le Lecteur excusera bien les petites
platitudes émises dans ces couplets, vu l'état
équivoque des interlocuteurs.

LE PERE,

AIR : *Dans les prisons de Nantes.*

Personne ne peut dire (bis)
 Que je m'en suis mêlé,
 Guai faluron, falurette,
 Que je m'en suis mêlé,
 Guai faluron faluré,

Ce n'est que pour bien rire (bis)
 Que je fus au diner,
 Guai &c.

LE FILS,

J'aime qu'on me respecte (bis)
 Je suis considéré,
 Guai &c.

Voyez comme je marche (bis)
 J'en suis tout enchanté,
 Guai &c.

AIR : *Sommez nous au milicu du bois.*

Sur moi quand je suis à cheval
 Tous les yeux se détournent :
 On regarde un bel animal
 Qui n'est pas monté des plus mal.
 Les cavaliers du petit bois
 Les cavaliers s'en gournent.

Je sais cracher des mots latins
 Avec les Demoiselles,
 Si ce n'en est pas des plus fins,
 Du moins on ne les comprend point.
 A mon gré sortent quand je veux
 A mon gré vont les pelles.

LE PERE, [fâché.]

AIR : *Derrière chez ma tante.*

Mon fils, je vous répète
 Vole, mon cœur vole,
 Mon fils je vous répète,
 Que vous n'êtes qu'un fou,
 Que vous n'êtes qu'un fou tout doux
 Que vous n'êtes qu'un fou.

Sur votre propre compte
 Vols mon cœur vole,
 Sur votre propre compte,
 Vous vous blouisez toujours,
 Vous vous blouisez, &c.

Vous vous vantez sans cesse,
 Vole mon cœur vole,
 Vous vous vantez sans cesse,
 Vous n'avez pas le sou.
 Vous n'avez pas, &c.

En allant sur mes terres,
 Vole mon cœur vole,
 En allant sur mes terres
 Peut être en-aurez vous.
 Peut-être, &c.

LE FILS, [larmoyant.]

AIR : *Au sang qu'un Dieu va répandre.*

Hélas, serait il possible
 Que vous auriez raison ;
 Ah ! que je suis très-sensible
 A cette bonne leçon.
 Mais à votre Seigneurie
 Je ne ferai jamais bien,
 Car comment gagner sa vie,
 Quand on est un bon à rien.

Un compagnon fort aimable,
 Me retient à la maison ;
 En finesse il m'est semblable
 C'est une protection.
 Chez nous quoiqu'il est à faire,
 Depuis nombre d'ans passés,
 Nous ne faisons qu'une paire
 De jolis singes bottés.

LA MINERVE.

PROPECTUS.

UN des plus célèbres écrivains du dernier
siècle, a prétendu que les sciences et les arts
n'étoient pas favorables à la cause des mœurs,
et que l'éducation étoit inutile et même dan-
gereuse aux peuples. Si ce paradoxe étoit vrai,
si une société humaine privée du flambeau des
sciences, pouvoit être plus parfaite que celles
qui marcheroient à leur lumière, ce ne seroit
que chez un peuple encore demi-barbare, qu'un
sage législateur auroit prémuni contre une vaine
curiosité, en lui créant des habitudes simples,
et lui inspirant de l'aversion pour le luxe, et
du goût pour les paisibles travaux de l'agri-
culture. Mais lorsque le luxe et la corruption
se sont perpétués à travers les siècles, lorsque
la plupart des gouvernements accoutumés à
se faire obéir sans contrôle, mettent à profit les
vices et les préjugés pour conserver une pré-
pondérance que le génie des temps veut leur
arracher, ce n'est qu'au moyen des sciences
et des arts que l'individu peut reconquérir ses
droits sur les masses qu'arme encore contre lui,
la force des habitudes.

Ce n'est pas qu'il soit donné à un grand
nombre de personnes de se livrer aux sciences
contemplatives et aux recherches abstraites.
L'agriculture demande trop de bras, les arts
trop d'adeptes. Ce ne sont pas des considéra-
tions philosophiques qu'il importe de répandre
parmi le peuple, mais des connoissances prati-
ques à la portée de tout le monde. Philoso-
phes ! Voulez-vous bien mériter de l'humani-
té ? Cessez de parler aux peuples de leurs
droits sans leur apprendre leurs devoirs. N'es-
sayez pas d'élever jusqu'à vos hautes concep-
tions l'intelligence du simple artisan ou du
paisible laboureur. Apprenez leur plutôt à
aimer leurs semblables, à honorer la vieillesse,
à obéir à leurs parents, à respecter la religion
et la morale. Adoucissez la misère du pauvre,
en répandant dans son cœur le baume de la
consolation ; élaguez la route épineuse des arts,
rendez en le sanctuaire plus accessible ; ensei-
gnez au cultivateur à retourner plus facilement
la glèbe que ses sueurs arrosent ; faites con-
noître et chérir à tous leurs libertés, leurs lois,
leur gouvernement. Si les peuples vous écou-
tent, ils seront assez justes, assez libres, et
aimeront assez la patrie.

Si jamais on a eu lieu de s'applaudir du pro-
grès des connoissances, et de l'accroissement
des lumières, c'est sans doute dans notre siècle,
qui par la régénération presque totale des ins-
titutions politiques du monde et la naissance
de tant de nouveaux états, fait une époque à
jamais mémorable dans l'histoire des âges. Quel
tableau pour les siècles futurs que la Grèce
se relevant de ses ruines, la monarchie absolue
mitigée en Europe par le gouvernement repré-
sentatif, et l'Amérique couverte de nouveaux
états, et habitée par des peuples libres depuis
l'embouchure de la Plata jusqu'aux glaces du
Nord !

Heureux de vivre sous la protection d'un
empire d'où sont sortis les germes de tant de
liberté, c'est dans ces circonstances que nous
entreprenons un Journal.

Les Canadiens imitant l'antique loyauté de
leurs pères, et vivant dans une paisible enfance,
n'ont eu guères besoin d'éducation, ou plutôt
n'en ont pu faire usage, tant que des obstacles
physiques isolant toutes les parties de la pro-